

ILAN DURAN COHEN

# L'Homme à débattre

roman

*ACTES SUD*



J'aime quand les rêves se réalisent. Encore faut-il pouvoir rêver. J'aime le regarder conduire. Cette impression de légèreté, comme si plus rien ne pouvait nous résister, nous planons tous les deux, je suis heureuse, c'est une catastrophe, pas un accident. Je suis amoureuse. C'est décidé, réfléchi, prémédité. Je suis coupable de la pire des monstruosité.

Mon histoire est ridicule, mais c'est la mienne et je m'en suis sortie en cachant tout cela aux tréfonds de mon quotidien. Rien, jamais, rien n'est apparu de mes obsessions, elles m'appartiennent et je n'ai jamais souhaité les partager. Le teint de ma peau est toujours resté parfait, malgré les années, je sais me maquiller et j'ai forcé un peu sur les couleurs pour effacer mon petit tourment de quatre sous. Ma bouche est devenue plus ravageuse et par le jeu habile de mes fards à paupières, mon regard les a maintenus étonnés encore et toujours. Les hommes, quel que soit leur âge, m'ont toujours complimentée sur mon physique. Et pourquoi je n'ai jamais fait de cinéma, et suis-je une ancienne miss ? Et qu'est-ce que je fais ici dans cette ville charmante mais si petite ? Et comment va votre cher mari, il est si bon avec nous.

J'avais cinquante-cinq ans, je me sentais si vieille, j'en avais tellement la nausée, j'aurais aimé tout lâcher, errer dans les rues comme une clocharde abandonnée de tous, ne plus me soucier de rien, tout cela était de ma faute.

Mon gendre traversait le temps, le nôtre, avec une aisance que je ne supportais plus. Certes mon cœur battait plus vite, mes rêves étaient plus agités, mais je n'ai jamais replongé dans l'adolescence à cause de lui. J'ai détesté cette période de ma vie. Je ne souhaite aucun retour en arrière. Je voulais le tuer, l'effacer. L'aisance est un don que je ne possède pas. Tout m'est compliqué, même si ça ne se devine pas à mon sourire.

Mon mari, ma fille, mon unique enfant (sa femme), ils étaient toute ma vie, ma vraie réussite. Je devais me raccrocher à eux, me concentrer sur ce qu'il restait encore de notre avenir radieux. Je devais jouer la mélodie de mon bonheur impérissable. Ensemble, la vie nous avait toujours souri et rien ne pouvait résister à notre volonté. Nous étions les rois de cette ville. Nous les nourrissions tous. Nous pouvions les affamer si tel était notre désir.

C'est navrant, cette histoire de vivre en sachant que tout se terminera un jour. J'ai vingt-sept ans. Je n'ai pas peur de vieillir, mais cette idée de la mort me poursuit, c'est trop tôt, je n'ai eu le temps de rien. Je me demande si tous les mecs de mon âge sont pris par cette désagréable sensation. Je suis un mec. Ça veut encore dire quelque chose. Un mec, une bite, un corps de mec, un corps qui plaît, je le sais, je le vois, je le sens, ça veut dire quelque chose. Tout me réussit, je fais juste l'effort de me taire.

Vivre parmi les autres m'emmerde. Je suis différent, comment et pourquoi, je ne sais pas, mais je suis différent et j'aime cette sensation d'être un monstre à l'intérieur. J'ai tué ma femme. Rien ne sera plus jamais comme avant.

— Il y a un assassin en moi.

J'aime bien la gueule du commissaire. Il a une bonne tête qui donne envie de se confier. Je ne me confie pas assez. Je devrais plus sortir les choses. Extérioriser comme aurait dit ce radiologue qui m'a assuré que tout était vraiment en place, à sa place, il n'y avait plus d'inquiétude à ce sujet.

D'habitude, j'ai peur de la police. Toutes les formes

de contrôle me rendent malade, l'innocence absolue est une valeur subjective, autant remplir et signer une déclaration de culpabilité sans rien avouer.

— Un monstre est en moi.

— Tuez-le et rentrez chez vous, me lance-t-il comme si déjà je le fatiguais avec mes rengaines.

— Ce n'est pas chez moi. Mes beaux-parents ont le double des clés. Vous, vos beaux-parents, ils ont le double des clés ?

Je le fais rire. Je ne fais pas rire grand monde. J'ai horreur des gens persuadés que leur humour est ravauteur. Un peu comme tous les comiques à la télé, ils sont payés pour faire rire, attendent les rires satisfaits du public, ils me font pleurer. Eux aussi, j'ai envie de les tuer.

— J'ai divorcé... répond le flic avec une légère expression de découragement. En tout cas, ils vous ont fait une belle maison. Profitez-en. Vous ne jouissez pas assez de la vie, Clément. Je suis sérieux. Un type comme vous, ça devrait jouir plus souvent.

Il dit "Clément" comme s'il se moquait. Je baisse la tête. Il a raison, je ne sais pas jouir. Il continue de m'enfoncer. Il me fait une sorte de morale qui m'in-supporte. J'ai envie de tout casser dans son bureau. D'où vient cette violence. J'étais si calme avant. J'étais parfait.

— Clément, ne vous punissez pas. Apparemment, la chance vous aime. Ne la repoussez pas. La chance, c'est comme une femme, il faut savoir la garder.

— Vous faites quoi ce soir ?

— Rentrez chez vous, me dit-il en se grattant les cheveux.

— On ne m'a jamais laissé seul.

— Clément, je suis flic et, croyez-moi, vous n'avez rien à vous reprocher. S'il y avait eu crime vous seriez déjà derrière les barreaux. Mis à part la voiture, tout le monde s'en est plutôt bien tiré. C'est ce qu'il faut retenir de votre dossier.